

La vue des ruines nous fait fugitivement pressentir l'existence d'un temps qui n'est pas celui dont parlent les manuels d'histoire ou que les restaurations cherchent à ressusciter. C'est un temps *pur*, non datable, absent de notre monde d'images, de simulacres et de reconstitutions, de notre monde violent dont les décombres n'ont plus le temps de devenir des ruines. Un temps perdu qu'il arrive à l'art de retrouver.

L'ethnologue et son temps

Les ethnologues ont souvent été tentés d'écrire leurs mémoires (parfois même ils n'ont pas attendu d'être bien vieux). À vrai dire, c'est moins à leurs mémoires qu'ils se sont alors consacrés qu'à l'évocation de leur premier terrain – ce moment rare de leur vie où tout s'est joué, malgré, parfois, la banalité des apparences et les superficialités du quotidien, fût-il exotique ; « tout s'est joué », c'est une façon de parler, car rien ne s'est à proprement parler « décidé » lors de ces commencements, mais ils avaient donné le ton et rien ne se passerait plus qui n'en portât la marque et n'y fût, d'une manière ou d'une autre, allusion, soit sur un plan professionnel (comme si les théories générales n'étaient jamais que l'extrapolation d'une expérience initiale particulièrement aiguë), soit sur un plan existentiel, car le départ ailleurs, il y a quelques décennies, était vécu comme un choix de vie, une forme d'engagement, et peut-être est-ce encore le cas aujourd'hui. Michel Leiris avait écrit un journal qui essayait de faire au jour le jour la somme de ses impressions, de

ses fantasmes et de ses connaissances. Mais c'est à distance, après quelque temps, que Lévi-Strauss, Balandier, Condominas sont revenus sur leurs expériences passées, donnant de ce fait à leur récit le style des mémoires et non plus du journal, même si quelques extraits de journaux de terrain viennent en étayer, à l'occasion, l'architecture complexe.

Il faut rentrer pour écrire, au moins rentrer chez soi. C'est donc une double distance qui s'instaure entre « l'expérience » du terrain et l'écriture : la distance de soi à soi (que signifie ce que j'ai vécu et observé à chaud ?) qui tend à se confondre avec la distance des autres à soi, pourtant bien différente parce que cette dernière procède de la théorie du « regard éloigné ». A-t-on jamais pris garde que l'exigence de « méthode » à laquelle obéit l'ethnologue (être dedans et dehors, près et loin), outre qu'elle redouble sa manière obligatoire de travailler – il faut bien rentrer pour écrire, mettre de la distance entre le soi plus près des autres et celui qui va les décrire –, est celle-là même qui pourrait définir la mémoire ? Le souvenir se construit à distance comme une œuvre d'art, mais comme une œuvre d'art déjà lointaine qui a d'emblée accédé au statut de ruine parce que, à vrai dire, si exact qu'il puisse être dans le détail, il n'a jamais été la vérité de personne, ni de celui qui écrit, puisqu'il a besoin de recul temporel pour le voir enfin, ni de ceux qu'il décrit, puisqu'il est au mieux l'inconscient dessin de leurs évolutions, l'architecture secrète qui ne se découvre qu'à distance.

Lévi-Strauss a pressenti l'étroite parenté de l'ethnologie et de la mémoire (ou de l'oubli) et, au-delà, l'analogie du souvenir et de la ruine. Et, très remarquablement, c'est dans un passage où il faisait de la première une exigence de méthode que la seconde s'est imposée à lui, sous l'effet d'une écriture emportée par ses métaphores jusqu'au point où elles n'en sont plus, images plutôt d'un concept qui n'ose pas se dire : « En roulant mes souvenirs dans son flux, l'oubli a fait plus que les user et les ensevelir. Le profond édifice qu'il a construit de ces fragments propose à mes pas un équilibre plus stable, un dessin plus clair à ma vue. Un ordre a été substitué à un autre. Entre ces deux falaises maintenant à distance mon regard et son objet, les années qui les ruinent ont commencé à entasser les débris. Les arêtes s'ameuisent, des pans entiers s'effondrent ; les temps et les lieux se heurtent, se juxtaposent ou s'inversent, comme les sédiments disloqués par les tremblements d'une écorce vieillie. Tel détail, infime et ancien, jaillit comme un pic ; tandis que des couches entières de mon passé s'affaissent sans laisser de trace. Des événements sans rapport apparent, provenant de périodes et de régions hétéroclites, glissent les uns sur les autres et soudain s'immobilisent en un semblant de castel dont un architecte plus sage que mon histoire eût médité les plans¹. »

1. *Tristes Tropiques*, Plon, 1955, p. 45.